

Effets de la réception d'un Cartel
par J. G. Barthe.

Après vous avoir donné les détails sur la manière toute nouvelle et gentille avec laquelle M. Barthe reçoit un cartel, il n'est que juste que je vous amuse des conséquences produites par cette réception. Nous l'avions laissé presque insensible tant le choc fut sévère, entourré de ses gens, et quitte de la présence de M. Desmarais qui s'était retiré ne voulant pas troubler cette scène de famille. A présent, nous le trouvons évanoui dans les bras de ses domestiques qui le transportent dans son lit. Sa dame se retira et commença le dialogue suivant soutenu par les employés de logis.

No 1.—Aie ! Pitre, l'm'sieux z'a un attaque "d'à-propos-plexie, hein ?"

No. 2.—Et non ! T'it Toine ; c'est qu'un coup de "parlez" qu'un mossieux lui a fait avouère.

La fille de chambre.—Taisez-vous donc, vous autres ; i'va s'reveiller.

No. 1.—Rêves-tu la Grite ? l'dort comme anc bûche.

No. 2.—Trouves-tu qu'i pèse m'sieux.
No. 1.—Ben ! j'estimions qu'non ; tu vois j'li tiens la tête. J'éré qu'il l'a légère, l'pauve m'sieux.

No. 2.—Ben, c'est drôle ! moué j'trouve qui pèse par ici.

No. 1. J'éré ben ! il est ferré, va !
La fille de chambre.—Prends garde, Pitre, tu t'i lève trop les pieds ; l'sang va t'i descendre dans la tête.

No. 2. Tu, badines, la Grite ; les gens qui tombent de parlez-t'i ont pas de place pour du sang (sens ?) dans la tête.

No. 1.—Dis donc, tu vas i piler sur la queue d'son surtout, Pitre.

No. 2.—Que, j'ciel m'en préserve ! si j'mettais l'pied sur son surtout i' m'leverait un poil !.....

La fille.—Oui, car j'i ai entendu dire à Madame que M. Viger lui en donnerait z'un qu'au jour de l'an.

Nos. 1. et 2.—Ouffe ! le vlà z'en liant, l'mossieux. Où va-t-on l'mettre madame ?

Et madame le fait placer sur un lit, lui applique de l'eau froide à la tête et lui prodigue mille petits soins nécessaires en semblables occasions. Enfin à force d'ablutions et de frictions, M. Barthe revint à lui même, si cela peut se dire, car il existe des doutes sur la propriété de sa personne.

—Où où suis-je donc, ma chère ?
—Chez toi.....

—Chez moi ?..... Et non ! chez le vénérable M. Viger ?

—(A part) Il extravague.... Mon cher petit mari, me reconnais-tu ?

—Humbli ! te reconnaître.... oui, en effet je te vois.... c'est toi, c'est ta forme !

—Bon Dieu ! il parle de forme !.... M. Viger lui a tourné le cerveau.

—Oui ma femme, tourne moi la tête ; ça me fera du bien... Bon là !

—Ah ! cela paraît être la position qui lui convient le plus....

—Que m'a-t-on fait, ma chère ? m'a-t-on martyrisé ?... quoi ?... quoi ?

—Un monsieur....
Un monsieur, dis donc un polisson, je devine !

—Un ce que tu voudras vint te porter une lettre ; tu lui dis de sortir, et sur son refus tu te mis à crier au ineutre, et nous te trouvâmes étendu sur le plancher.

—Quelle crise !...
—Le voilà qui retourne à ses folies....

—Folies ! oui, on dit que M. Viger est fou !... calomnie... mensonge

—Calme toi donc, mon cher, ou tu vas retomber.

—Je ne suis pas à la porte.... Desmarais n'est pas ici... je ne puis donc tomber une seconde fois... Mais quelle était, cette lettre.

—Un cartel.

—Carte !... Dieu d'ciel, dis-tu toi aussique M. Viger perd la carte ?

—Et non, mon cher ! je veux dire que c'est un cartel que l'apportait cette personne (à part) Quel malheur d'être l'épouse d'un grand politique !

—Et l'ais-je refusé ?
—Bien, je le pense.

—Malédiction !... moi refuser un cartel, qui a nargué Hincks lorsqu'il n'accepta pas celui de Gowan !... je me suiciderai.

—Calme toi donc, cher ange ! tu vas me faire mourir...

—Alors tu mourra pour la patrie, car je la représente... Mais, me voici rétabli. Il me faut aller de suite faire arrêter ces gens-là ; puisque j'ai commis une bévue, il me faut en commettre une autre, car les malheurs viennent toujours de pair... Allons, ma petite femme, console-toi. Je vais à mon fauteuil où je pourrai réfléchir sur les événements de tout-à-l'heure.—Au revoir.

Et M. P. P. essuya son lorgnon, rehaussa son collet, droit, et rajusta son jabot et partit. Chemin faisant on remarquait qu'il tournait la tête sur tous les côtés. Les uns prétendent que c'était en conséquence de sa nature de girouette ; d'autres de ce qu'il craignait quelque attaque de la part des mossieux qu'il avait insulté, avant qu'il eût le temps de faire sa déposition. Il se rendit sain et sauf, de corps bien-entendu, et personne ne le molesté.

Les Amateurs du Théâtre de Société.

Il paraît que j'ai beaucoup, beaucoup perdu en ne pouvant être présent au début de ces jeunes artistes. Un ami qui prit ma place à eu la bonté de me donner une idée de la représentation, et, ma foi, il m'en fait mordre les pouces. Il paraît que tout alla mieux qu'on ne s'y attendait. Une maison pleine de spectateurs dont nombre de Dames et Demoiselles faisaient partie, parut satisfaite on ne peut pas plus.

Aussi qui ne l'aurait pas été quand M. G. Roch-Lettore, jouait à merveille ? Ce jeune monsieur brillera un jour à venir au milieu de nos premiers amateurs. Puis comment la représentation aurait-elle pu être ennuyeuse, lorsque tous les rôles étaient remplis avec un talent que l'on trouve rarement chez d'aussi jeunes personnes.

Allez donc les entendre, bon public. Les conditions sont à la portée du gousset de tous. Mettez un quinze sous de côté, ou un trente sous, si vous êtes orgueilleux, pour vous désopiler la rate pendant une bonne soirée. Allez, allez, c'est un genre d'amusement nouveau et rempli d'instruction. Allez et encouragez les productions du pays.

Je reçois à l'instant ce petit billet de M. Barthe que je donne ainsi que ma réponse :—

Mr. le Charivari.

Veuillez étouffer mon affaire avec MM. Duvernay et Desmarais, et je me bats.

Je suis, Monsieur, votre humble serviteur,

J. G. BARTHE.

REPOSE.

M. Barthe.

Excusez-moi si je continue ma critique sur votre petite bagatelle avec MM. Duvernay et Desmarais ; vous ne vous en battez que mieux.

Je suis, Monsieur, votre humble serviteur.

CHARIVARI.

Je vois que MM. du Séminaire sont à former une bibliothèque paroissiale. La chose est excellente, on sait lire dans le pays aujourd'hui, ayons donc de quoi satisfaire cette heureuse disposition.

Hier soir les jeunes Amateurs Canadiens répétèrent l'Avocat Patelin et l'Horloge de bois avec tout le succès qu'on pouvait attendre du talent des acteurs.

L'Aurore a très-mal fait de me donner l'exemple : elle ne se doutait pas qu'en publiant les fabrications de Chérier elle s'exposait à être servie de ce que cet individu m'a rapporté. Il m'a dit fort bien que M. Viger n'entendait pas voir les choses conduites comme elle l'étaient au bureau de l'Aurore, et que s'il n'y avait changement il ne pourrait la supporter plus longtemps. C'est cela qui a donné lieu à mon article relativement au nettoiement des écuries d'Augustus par M. Viger. Voyons, M. Chérier, nu autre affidavit pour réfuter ceci ; on s'y attend.

M. Spénardesse annoncé respectueusement aux personnes laides qu'il vient, en sa qualité de notaire, dument licencié, d'ouvrir un bureau où il fera des beaux.